

Psycho (patho)logie et psycho-criminologie de l'extrémisme violent : données disponibles et implications cliniques

Nicolas ESTANO, Martine HERZOG-EVANS et Massil BENBOURICHE

Face à la recrudescence des actes terroristes en France, la question de la prévention, notamment au travers de l'accompagnement des individus radicalisés, en voie de radicalisation et/ou condamnés, s'est imposée dans le débat public. Alors que la psychiatrie et de manière secondaire la psychologie ont pu être sollicitées, cet article porte sur le rôle de la psychopathologie dans le phénomène de la radicalisation menant à la violence terroriste. Après avoir précisé ce à quoi renvoie la notion de psychopathologie, les données disponibles quant à sa prévalence chez les auteurs d'actes terroristes seront présentées. Si elle peut – dans certains cas – être présente, la psychopathologie n'est pas une condition nécessaire ni une condition suffisante des actes terroristes. Au-delà d'une vision réductrice du terrorisme qui voudrait faire de ces actes le résultat de « troubles mentaux », il est essentiel de pouvoir mobiliser des dimensions propres à la délinquance « ordinaire ».

Nicolas ESTANO



Nicolas ESTANO est psychologue clinicien à l'Unité de psychiatrie et de psychologie

légales de Ville Evard, accueillant des personnes placées sous main de justice à la suite d'infractions pénales. Il est également expert près la Cour d'appel de Paris. Il a publié plusieurs articles traitant des passages à l'acte violent, l'expertise psychologique mais également la question de la radicalisation terroriste.

Martine EVANS



La professeure Martine Evans (aka Herzog-Evans) (PhD) enseigne le droit pénal, l'exécution des peines et la criminologie

à l'université de Reims, France. Elle y dirige le Master 2 droit pénal, criminologie et psychologie forensique et le diplôme universitaire « Criminologie et probation ». Elle est en cours de co-direction avec Massil Benbouriche d'un ouvrage intitulé *Evidence-Based Work with Violent Extremists: International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, qui sera publié aux éditions Lexington Books en 2019. Elle publiera également en 2019 la 3^e édition de son *Droit pénitentiaire*, chez Dalloz, coll.

Massil BENBOURICHE



Massil BENBOURICHE est maître de conférences en Psychologie et Justice à l'université de Lille, chercheur associé

à l'Institut national de psychiatrie légale Philippe-Pinel et collaborateur international au Centre international de criminologie comparée. Psychologue clinicien, il est titulaire d'un doctorat en psychologie et d'un Ph.D. en criminologie. Il co-dirige, avec Martine HERZOG-EVANS, un ouvrage intitulé *Evidence-Based Work with Violent Extremists: International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, et qui sera publié aux éditions Lexington Books en 2019.



Introduction

Les passages à l'acte terroriste survenus ces dernières années en France, et dans le reste du monde, interrogent les pouvoirs publics sur les moyens à mettre en œuvre afin de les prévenir. Face à ces actes aux conséquences humaines et sociales importantes, et à la forte résonance émotionnelle, les explications proposées sont généralement réduites à des dimensions plus souvent supposées qu'étayées ou présentes. Parmi ces explications, la « psychopathologie » occupe une place centrale : la présence d'un « trouble mental » ou d'un diagnostic « psychiatrique », sans qu'il ne soit généralement précisé de quoi il est question, est perçue comme évidente et allant de soi, si bien qu'elle est rarement questionnée. Toutefois, alors que la psychiatrie et la psychologie sont sollicitées afin d'apporter un éclairage sur ce phénomène, que désigne ce terme de « psychopathologie » ? Et à la supposer présente, quel rôle joue-t-elle dans l'extrémisme violent et dans les passages à l'acte terroristes ?

Dans cet article, nous discuterons des difficultés conceptuelles et méthodologiques inhérentes à cet objet d'étude et des explications qui pourraient être apportées à ce phénomène, ce, en nous appuyant sur des notions psychologiques, mais également criminologiques, ainsi

que sur des données les plus récentes de la littérature. La définition juridique du terrorisme que nous adopterons suivra les articles 421-1 et suivants du Code pénal. Elle inclura donc, naturellement, le terrorisme « *par nature* », tel que visé à l'article 421-1, mais aussi les actes préparatoires, les différentes formes de fourniture de moyen, l'association de malfaiteurs et autres infractions « obstacles » situées en un stade antérieur du *continuum* radicalisation-terrorisme [en ce sens, Herzog-Evans, Vicentini et Dufourd, à paraître]. Ni condition nécessaire, ni suffisante, le rôle de la psychopathologie dans le phénomène de violence terroriste est une question complexe qui ne trouve pas de réponses simples.

Psychopathologie, troubles mentaux et extrémisme violent : des relations complexes

La recrudescence d'actes terroristes ces dernières années, notamment lorsqu'ils sont commis par des auteurs isolés, a soulevé des questionnements quant au rôle de la psychopathologie chez les auteurs de tels actes. Toutefois, des difficultés importantes existent, aussi bien sur le plan conceptuel que méthodologique, lorsqu'il est question de préciser le rôle de la psychopathologie dans l'extrémisme violent : à quoi renvoie cette notion ? Comment est-elle évaluée ? Enfin, quel rôle joue-t-elle si elle est présente ?

Psychopathologie et troubles mentaux : définition et difficultés

La psychopathologie renvoie à l'étude des troubles mentaux, que celle-ci soit portée par la psychiatrie ou la psychologie. En tant que champ d'étude, la psychopathologie s'attache alors à définir, décrire et expliquer des troubles, au travers des symptômes cliniques ou syndromes, qui viennent marquer une distinction entre un mode de fonctionnement « normal » et « pathologique ». Toutefois, parce qu'elle peut renvoyer à des paradigmes scientifiques et des référents cliniques différents, la notion de « psychopathologie » – et de ce que peut être (ou non) une manifestation ou un trouble « pathologique » – peut ne pas faire consensus dans la littérature.

Aussi, parce que les études portant sur le rôle de la psychopathologie dans l'extrémisme violent mobilisent de manière non discriminée et trop peu discriminante, les termes de « troubles mentaux », « maladie mentale », « santé mentale », « troubles de la personnalité », est-il indispensable d'en proposer une définition explicite (*i.e.*, claire à défaut d'être parfaite) et opérationnelle (*i.e.*, permettant de disposer d'une évaluation dont la validité peut être discutée). À cet égard, la notion de psychopathologie sera ici définie à la lumière des manifestations cliniques identifiées dans les manuels internationaux de classification des maladies mentales (Classification internationale des maladies – CIM 10 – et Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux – DSM 5), qu'il s'agisse :

1. De troubles psychiatriques sévères et/ou persistants et renvoyant aux troubles dits de « l'Axe 1 » dans le DSM, ou ;
2. De troubles de la personnalité, soit des modes de fonctionnement et modalités relationnelles parfois complexes, dont le caractère pathologique est évalué au regard d'une rigidification et d'un manque d'adaptation à l'environnement, sans perte de contact avec la réalité, et renvoyant aux troubles dits de « l'Axe 2 » dans le DSM.

Une fois définie, une question centrale reste la manière dont les évaluations sont réalisées et les diagnostics posés. À cet égard, dans leur méta-analyse sur les facteurs associés au terrorisme, Desmarais *et al.* [2017] soulignent qu'il est souvent difficile de savoir ce qui était mesuré

parmi les 20 % d'articles (N = 205) mentionnant le facteur de « santé mentale », en raison de l'absence de diagnostic précis ou du manque de transparence quant à la manière dont les diagnostics ont pu être posés (et ce, qu'il s'agisse aussi bien du ou des outils utilisés, ou d'un diagnostic posé par le biais d'entretiens avec les auteurs ou à l'aide de données dites « secondaires », c'est-à-dire sans avoir rencontré le ou les auteurs). Par ailleurs, les doutes soulevés quant à la validité des diagnostics posés sont renforcés par une difficulté méthodologique inhérente à ce champ d'étude, soit le taux élevé de « *suicide by cops*¹ », ne permettant pas, de fait, de poser un diagnostic précis.

Psychopathologie et actes terroristes : données disponibles

Bien qu'elles diffèrent dans leur définition et leur évaluation des troubles mentaux, plusieurs études indiquent l'existence de troubles mentaux chez des auteurs d'actes terroristes. Ainsi, l'étude de Corner et Gill [2017, p. 8], estimait-elle qu'entre 2014-2017, environ 34,4 % des actes commis au nom de l'État islamique (mais pas forcément commandités directement tels que les attentats de novembre 2015) l'avaient été par des personnes présentant une « *instabilité psychologique* » – d'après la terminologie utilisée par Corner et Gill [2017]. Par ailleurs, en s'intéressant plus précisément à l'environnement social immédiat des auteurs d'actes terroristes, Corner et Gill [2015 a] avaient pu considérer que l'auteur solitaire avait treize fois plus de chances de présenter un trouble mental par rapport à un sujet agissant en groupe, un résultat retrouvé dans trois autres études [Corner, Gill, Mason, 2015 ; Gruenewald, Chermak & Freilich, 2013 ; Hewitt, 2003]. À l'inverse, une étude menée par Coid *et al.* [2016] avait trouvé que les terroristes, sauf lorsqu'il s'agit d'auteurs solitaires, n'affichaient que très peu de signes d'une psychopathologie. En France, une étude menée au sein de la juridiction de la Cour d'appel de Versailles, et présentée lors des « États généraux "psy" sur la radicalisation » (2018), suggère qu'environ 3,5 % des personnes mises en cause pour des faits d'association de malfaiteurs en vue d'une entreprise terroriste (art.421-2-1 Code pénal) présenteraient des troubles psychiatriques sévères et/ou persistants (Axe 1).

La méta-analyse de Desmarais *et al.* [2017] indiquait que les résultats des études évaluant la prévalence de troubles psychopathologiques oscillaient, selon les publications,

(1) Ce terme désigne le fait pour l'auteur d'un acte hétéro-agressif de trouver la mort non pas par suicide « direct », mais au travers d'un affrontement - attendu et recherché - avec les forces de l'ordre.

entre 7 et 16 %. Toutefois, les résultats disponibles ne pouvaient pas être interprétés indépendamment de problèmes conceptuels et méthodologiques mentionnés, et permettaient surtout de souligner l'importance de facteurs criminologiques classiques (*i.e.*, les « huit essentiels ») dans les populations étudiées [Desmarais *et al.*, 2017]. Par ailleurs, les études disponibles suggèrent que si des troubles mentaux renvoyant au spectre psychotique ou à la schizophrénie ne sont pas associés communément avec le terrorisme, des troubles de l'humeur ou de l'anxiété pourraient constituer des facteurs de vulnérabilité à l'adhésion à une idéologie extrémiste. Enfin, malgré l'importance qu'ils occupent dans les comportements agressifs, et plus largement la commission d'infractions, trop peu d'études permettent de documenter la prévalence des troubles de la personnalité (*i.e.*, Axe 2), les études s'intéressant le plus souvent aux troubles psychiatriques (*i.e.*, Axe 1).

Le rôle de la psychopathologie : la recherche d'une réponse simple

À mi-chemin entre différents champs (sociologique, psychologique, juridique, voire politique), les chercheurs et professionnels amenés à appréhender le phénomène terroriste ont d'abord privilégié une lecture typologique, alternant entre des explications purement psychopathologiques à certaines périodes, puis mettant l'accent sur des explications sociologiques à d'autres dans l'approche du « terroriste ». Corner, Gill, Schouten et Farnham [2018 – v. aussi Corner et Gill, 2015] proposent de résumer ainsi ces recherches au travers de trois époques. La première estimait retrouver une large part de troubles psychopathologiques, en leur attribuant bien souvent un rôle causal, et mettait en avant des troubles de type narcissique (au sens psychanalytique) [par ex. Post, 1990]. Face aux échecs explicatifs de la part de la psychopathologie, le curseur se déplaça, sans plus de bases empiriques vers des explications « tout sociologique », où le discours dominant reposait sur le postulat que la plupart des extrémistes violents étaient des individus « normaux » sur le plan de la psychopathologie (*i.e.*, sans trouble mental particulier) [Corner et Gill, 2015], présupposant que les personnes atteintes de troubles mentaux ne trouveraient tout simplement pas à être recrutées. Ce raisonnement

relatif à l'impossibilité pour une personne atteinte d'un trouble psychiatrique de commettre un acte « terroriste » est à l'évidence inexact comme l'a repris Corner citant Fein et Vossekul [1999] concernant les « *individus atteints de troubles mentaux tout aussi capables de planifier et d'exécuter efficacement des comportements que ceux sans diagnostic psychiatrique* » [Corner et Gill, 2015, p.24].

Aussi, là où les études « tout psychopathologique » prétendaient offrir une explication simple d'un phénomène complexe, les études séparant action terroriste et « trouble mental » ignoraient donc, comme le notent Corner *et al.* [2018] dans l'actuelle et troisième période de la recherche, la nature complexe et intriquée des différents facteurs à l'œuvre dans le processus d'adhésion à une idéologie violente et de commission d'actions terroristes.

Le rôle de la psychopathologie : une réponse qui peut être simple, mais des relations qui demeurent complexes

Aujourd'hui, les données disponibles, il convient de le rappeler avec insistance, ne permettent pas de soutenir l'existence d'une relation causale, directe et linéaire, entre psychopathologie (en particulier lorsqu'il est question des troubles de l'Axe 1) et actes terroristes. Aussi, lorsque la question est posée dans les termes suivants, « La psychopathologie – qu'il s'agisse de troubles de l'Axe 1 ou de l'Axe 2 – constitue-t-elle une condition nécessaire ou une condition suffisante à la commission d'actes terroristes ? », la réponse est simple : « Elle ne l'est pas ». D'une part, des actes terroristes surviennent en l'absence de psychopathologie ; d'autre part, la très grande majorité des personnes présentant des troubles mentaux ne s'engagent aucunement dans des actes terroristes, ni même dans des comportements agressifs. Par ailleurs, même dans les cas où des troubles mentaux, y compris des troubles psychiatriques, seraient patents, il s'agirait de pouvoir préciser si les actes commis renvoient effectivement à des actions « terroristes » au sens strict (*i.e.*, sous-tendues par une idéologie (pseudo) religieuse ou (pseudo) politique), ou s'ils devraient être compris comme un passage à l'acte dit « dans l'air du temps² », se retrouvant également lorsque des patients souffrant de troubles mentaux agissent de manière hétéro-agressive.

(2) Un passage à l'acte dit « dans l'air du temps » renvoie à un comportement hétéro-agressif généralement dicté par les grands thèmes de l'actualité, ces derniers faisant office d'explication pour les individus. Il n'est pas rare en service de psychiatrie d'observer que des manifestations délirantes puissent être alimentées par des événements de l'actualité ; et Daesh ayant occupé l'espace médiatique durant de longs mois, il n'est pas étonnant d'avoir pu observer des « inspirés » par l'actualité sans que des liens réels puissent exister entre l'auteur des faits et une forme quelconque d'organisation terroriste, ni même l'adhésion à une idéologie spécifique.

À vrai dire, parce que les études disponibles reposent sur des devis de recherche corrélationnels, et non pas longitudinaux ou expérimentaux, elles ne permettent de montrer qu'une – relativement faible – association entre psychopathologie et extrémisme violent, sans pouvoir spécifier la nature de cette relation ni préciser l'existence d'une relation causale.

Au-delà de la psychopathologie : faire appel à d'autres disciplines

Aujourd'hui, une analyse plus rigoureuse conduit à estimer la question du rôle de la psychopathologie comme éminemment complexe [Herzog-Evans, à paraître a)] et de nature plus dimensionnelle que catégorielle. Il convient en effet de considérer l'expression infraclinique de symptômes et traits agissant en interaction avec des facteurs psycho-sociaux [Göttsche-Astrup et Lindekilde, 2019], identitaires [Berjot, à paraître], cognitifs [Benbouriche et Vanderstukken, à paraître] et criminologiques [Herzog-Evans, à paraître b³].

Une lecture psychologique

Les sciences politiques ont été les premières à explorer les causes possibles de l'extrémisme au travers d'une lecture psychologique, notamment à la suite des exactions du nazisme. L'École dite « de Francfort », élaborera ainsi le profil d'une supposée « *personnalité autoritariste* » [Adorno *et al.*, 1950], ensuite renforcée empiriquement par Bob Altemeyer [1996]. Cette littérature fut fortement critiquée, d'une part, parce qu'elle ne visait que l'extrémisme de droite et, d'autre part, parce qu'elle n'avait pu justifier son unicité psychologique, ni développer un outil permettant de la mesurer adéquatement. Par la suite, une présentation renouvelée et plus convaincante en fut faite par Stenner [2005]. Aujourd'hui, sans parler de « *personnalité autoritariste* » *stricto sensu*, les auteurs soulignent l'existence de traits et attitudes très largement présents chez nombre d'extrémistes [Roiser et Willig, 2002 ; Brewster-Smith, 1997]. De manière intéressante, la conception de l'autoritarisme, notamment la rigidité cognitive, renvoie en partie au concept de « *besoin de clôture* » développé par Kruglanski [2004]. Il n'en reste pas moins vrai que si de tels traits, qui ne sont d'ailleurs pas à proprement parler de nature psychopathologique, se retrouvaient bien chez des

auteurs d'actes terroristes, il s'agirait toujours de pouvoir préciser leur (s) rôle (s) dans le passage à l'acte.

Par ailleurs, la dynamique des groupes restreints pourrait permettre de comprendre comment les auteurs peuvent auto-alimenter leur idéologie et renforcer des décisions prises, par le biais de mécanismes bien connus en psychologie sociale [Berjot, à paraître]. Le sentiment d'appartenance est notamment recherché par des individus aux prises avec une quête existentielle. La théorie de la quête de sens (en anglais « *Quest for Significance* ») développée par Kruglanski montre bien les carences présentes chez des individus confrontés à des pertes (de personnes, d'idéaux, ou de sens d'une manière plus générale) et qui trouveraient dans les doctrines des groupuscules terroristes une réponse « cadrée », voire simpliste et dès lors rassurante. Ceci renvoie à des mécanismes psychologiques connus autour des relations inter-groupes et de la difficulté qu'ont certains individus à gérer l'incertitude existentielle. Kruglanski *et al.* [2013] ont alors développé, et en partie étayé empiriquement, l'hypothèse d'un effacement progressif de l'individu au sein d'un groupe, à des fins d'obtention d'un sentiment d'appartenance et de sens à donner à son existence. À certains moments, la recherche de sens peut dépasser les motivations d'instinct de préservation, inspirant les sujets à effectuer des sacrifices personnels pour des causes collectives. Ainsi, lorsque cette recherche de sens (être quelqu'un, que sa vie fasse sens) qu'elle fasse suite à une perte (deuil, déplacement, trauma) ou à une forme de narcissisme (recherche de statut) est activée et saillante, l'individu peut soutenir le sacrifice de soi, le martyr, et la violence afin d'obtenir cette « *significance* » (sens/statut) recherchée. À titre d'illustration, il a été proposé que les individus avec des antécédents infractionnels (voir *infra*), une connaissance des réseaux d'approvisionnement d'armes à feu et condamnés pour des faits de violences [Windisch, Logan and Ligon, 2018] puissent trouver, en accédant à une idéologie et un groupe à forte entitativité, une dimension « rédemptrice » quant à leur vie délinquante passée.

Demeure alors posée la question de savoir si des gestes « suicidaires-homicidaires » [Vandevoorde, Estano, Painset, 2017] représentent l'expression d'une forme de psychopathologie ou bien un processus humain, certes « extrême » mais possiblement « normal », en vertu duquel, dans certaines circonstances une forme d'engagement à l'égard d'un groupe devient tel que l'identité individuelle de l'individu s'efface, au profit d'un engagement moral « supérieur » incarné par son identité sociale⁴.

(3) C'est précisément l'ensemble de ces dimensions, que deux des auteurs signataires de ces lignes ont pu intégrer dans le programme qu'ils ont développé de 2016 à 2018 [Herzog-Evans *et al.*, ce dossier].

Une lecture criminologique

Il a été constaté au cours de ces vingt dernières années une évolution des organisations terroristes, qui sont devenues beaucoup moins hiérarchisées avec l'avènement de Daesh, qui diffusa à grande échelle des connaissances « techniques » et « idéologiques » à des populations qui n'auraient peut-être pas été « recrutées » par un groupuscule terroriste dans les années 1980 ou 1990. L'initiative fut laissée à des acteurs locaux, ouvrant le « recrutement » à des délinquants possédant les « compétences » dans l'acquisition et le maniement des armes ou l'insertion dans des réseaux antisociaux. Bazex *et al.* décrivent par exemple différents types de personnes placées sous main de justice pour association de malfaiteurs en vue d'une entreprise terroriste, et notamment le « *criminel en réseau prosélyte* » qui, du fait d'activités criminelles antérieures, posséderait une certaine connaissance de la criminalité organisée : « *ces personnes s'avèrent plus âgées et expérimentées (âge moyen 32 ans) [...] sont prévenues ou condamnées pour des faits de violences avec armes, trafic de stupéfiants, agressions sévères contre la conjointe, viol [...] présentent un caractère beaucoup plus contrôlé et surtout charismatique permettant des conduites prosélytes et manipulatrices [...] l'adhésion à l'islam radical se présente sous une forme "pseudo scientifique", élaborée et argumentée* [Bazex *et al.*, 2017, p. 279].

À cet égard, et alors qu'une seule lecture psychopathologique s'avère peu pertinente, il a été proposé de ne pas se restreindre à une seule lecture psychologique de l'extrémisme violent, mais également d'en proposer une lecture criminologique [Herzog-Evans et Benbouriche,

à paraître ; LaFree et Freilich, 2017]. Une telle lecture, en plus de souligner l'importance de considérer des facteurs criminogènes « classiques » dans l'évaluation et la prise en charge des individus radicalisés, permet d'étudier la structuration même du passage à l'acte et, par extension, d'interroger la spécificité (ou non) des actes terroristes, indépendamment d'une considération psychopathologique.

Des facteurs de risques connus

Parmi les facteurs de risque bien connus sur le plan criminologique, on trouve notamment les pairs antisociaux. Sageman [2004] a ainsi souligné que ce sont des réseaux d'amitiés informelles et un besoin d'appartenance qui lient les individus à de telles cellules. Comme l'indique Moghaddam [2005], les mécanismes groupaux renforcent les opinions des membres impliqués dans des activités « secrètes » qui « *amènent à des changements dans les perceptions des recrues : une légitimation de l'organisation terroriste, de ces buts, une croyance que les fins justifient les moyens, et un renforcement de la vision catégorielle du monde nous-contre-eux* » [p. 164]. À titre d'illustration, les auteurs des attentats de Londres en 2005 fréquentaient les mêmes salles de sport et mosquées ; parmi les auteurs des attentats du 11 Septembre 2001 trois appartenaient à un groupe de huit amis vivants à Hambourg ; la filière des Buttes-Chaumont possédait une interconnexion et une ramification avec les différentes figures du terrorisme et du salafisme ayant opéré en France ces quinze dernières années, illustrant parfaitement le concept de « *bunch of guys* » de Sageman [2004, p.101].

De manière particulièrement intéressante, les pairs antisociaux et l'insertion dans un réseau délinquantiel ou criminel occupent également une place importante dans des actes qui peuvent être – du moins dans un premier temps – attribués à des auteurs « isolés » qui agiraient *a priori* seuls (par exemple, M. Merah) et non en groupe ou « commandos » (par exemple, les attentats du 13 novembre 2015). Loin de l'idée de « loup solitaire », popularisée par le traitement médiatique des faits de terrorisme, des études récentes indiquent que 78 % des auteurs isolés auraient reçu des sources extérieures d'encouragement, et de justifications au recours à la violence, et qu'un tiers des individus initialement étiquetés comme « loups solitaires » auraient reçu une aide directe et concrète dans la planification de l'attaque [Schuurman *et al.*, 2017, p. 3]. L'idée même « de loup solitaire » peut entraîner l'analyse vers un effet tunnel, de par sa dimension réductrice.

IL A ÉTÉ CONSTATÉ AU COURS DE CES VINGT DERNIÈRES ANNÉES UNE ÉVOLUTION DES ORGANISATIONS TERRORISTES, QUI SONT DEVENUES BEAUCOUP MOINS HIÉRARCHISÉES AVEC L'AVÈNEMENT DE DAESH, QUI DIFFUSA À GRANDE ÉCHELLE DES CONNAISSANCES « TECHNIQUES » ET « IDÉOLOGIQUES » À DES POPULATIONS QUI N'AURAIENT PEUT-ÊTRE PAS ÉTÉ « RECRUTÉES » PAR UN GROUPUSCULE TERRORISTE DANS LES ANNÉES 1980 OU 1990.

(4) L'analyse dimensionnelle permet ici de dépasser une réponse binaire (i.e., « oui » ou « non ») quant à la nature psychopathologique d'un tel processus, et permet de souligner qu'il pourrait s'agir de la manifestation « extrême » (i.e., à l'extrémité d'un *continuum*) d'un processus « normal » (i.e., présent chez tous, mais dont l'intensité – et l'expression comportementale associée – varie).

Inversement la dimension juridique est particulièrement éclairante entre, d'une part, les coauteurs, soit ceux ayant participé de concert à l'action terroriste et, d'autre part, les complices, soit ceux n'ayant pas participé à l'acte incriminé, mais ayant permis sa réalisation, notamment par incitation, manipulation, ordre, ou en fournissant des moyens matériels. Cette distinction permet en effet de souligner l'importance des relations sociales, et des pairs antisociaux, dans la commission d'actions terroristes, dans la mesure où elle souligne que s'il existe des auteurs commettant l'action seuls (ils n'ont pas de coauteurs), pour autant, il n'en existe quasiment pas qui n'aient aucun complice.

Parmi les autres facteurs de risque importants en criminologie, la question des traits antisociaux – un des « huit essentiels » dans le modèle d'Andrews et Bonta [2017] – apparaît également prépondérante. À titre d'illustration, dans l'étude Merari *et al.* [2010] portant sur les figures de « leaders » ou d'« émirs » (*i.e.*, n'ayant pas la moindre intention de mourir, mais ayant commandité ou manipulé d'autres personnes pour exécuter les actes), les résultats obtenus suggèrent que ces individus présenteraient, dans d'importantes proportions, des troubles de la personnalité du Cluster B⁵. Malheureusement, les auteurs n'ont pas été plus spécifiques sur la nature précise des troubles en question. Toutefois, des études plus récentes tendent à soutenir l'importance des traits antisociaux [Bazex *et al.*, 2017 ; Desmarais *et al.* 2017]. Un tel résultat se retrouve également dans l'étude non publiée réalisée pour le ministère de la Justice anglo-gallois [Lloyd et Dean, 2011] sur des populations de cette juridiction. Enfin, en France, la présence de traits antisociaux a été soutenue sur une population de quarante terroristes hommes, dans une étude menée par Herzog-Evans [à paraître 2019 a] et semble se confirmer également dans une recherche en cours menée sur des femmes par M. Perrier [ce dossier].

La planification de l'action terroriste et la structuration du passage à l'acte

Au-delà des seuls facteurs de risques, la criminologie permet également d'interroger la structuration du passage à l'acte et les contraintes environnementales à considérer dans sa réalisation. À cet égard, il convient de se questionner quant à l'existence (ou non) de spécificités dans les actes terroristes, ou, au contraire si ces actes renvoient davantage à des actes homicides « classiques ». En effet, parce qu'il convient de ne pas

confondre « la folie d'un crime avec la folie de son auteur, le crime "fou" ne renvoyant pas forcément à un malade mental grave, et le crime prémédité n'excluant pas obligatoirement une pathologie psychiatrique sévère chez celui qui l'a commis » [Benezech, Toutin, 2015], le mode opératoire apparaît comme un facteur à prendre en considération. Il permet d'interroger l'existence d'une considération rationnelle (*i.e.*, sous-tendue par une pondération des coûts et des bénéfices perçus) du passage à l'acte [Clarke & Cornish, 1985].

À titre d'illustration, le recours à des attaques à la voiture bélier peut être compris selon cet aspect « stratégique », recommandé, voire préconisé dans les revues telles que Rumiyah « *Les véhicules sont comme des couteaux, en ce qu'ils sont extrêmement faciles à acquérir. Mais à la différence des couteaux qui peuvent être une source de suspicion s'ils sont découverts [...], les véhicules ne soulèvent pas de doutes de la part des autorités en raison de leur usage répandu à travers le monde. [...] ce faisant c'est une des armes les plus sûres et faciles pouvant être employées contre les mécréants tout en étant les méthodes d'attaques les plus létales* » [Rumiyah #3 cit. Bockler, Meloy, Hoffman, 2017, p. 1].

Par ailleurs, l'approche criminologique permet de retrouver des modes de fonctionnement similaires à ce qui est observé dans la commission d'infractions « classiques », notamment dans des « patrons » de déplacement des auteurs d'actes terroristes sous-tendus par un processus similaire de choix « rationnels » (à la lumière de la terminologie de Clarke & Cornish, [1985]) et le principe du « moindre effort ». Marchment *et al.* [2018] relèvent ainsi la grande proximité entre le lieu de domiciliation et la commission de l'acte. Dans leur étude, en moyenne 56 % des attentats (N = 122) se sont déroulés à moins de 6 km du lieu de vie, et 36 % à une distance inférieure à 3 km. 75 % ont été commis à 15 km du lieu de vie de l'auteur ; seule une faible part – 3 % – a eu lieu à plus de 100 km du lieu de vie. Cette proximité géographique pourrait alors venir « faire écho » à des facteurs psychologiques de vulnérabilisation. Plus exactement, considérant que l'existence d'un bouleversement personnel ou d'un grief majeur tend à apparaître comme un élément déclencheur de la décision d'agir (et ce, même lorsque des justifications religieuses ou idéologiques sont fournies), il peut ne pas être étonnant que les cibles choisies puissent se trouver dans une zone connue de l'auteur. La distance appartiendrait donc aux critères permettant de déterminer le choix de la « cible ». Cette sélection de la « cible » pourrait, comme pour la plupart des infractions « classiques », obéir alors à un processus situé sur un *continuum* « planifié/non planifié » opéré durant les activités dites « routinières » (*i.e.* quotidiennes) du futur auteur [Gill, Marchment, Corner, Bouhana ; 2018].

(5) Dans le DSM, le cluster B regroupe les troubles de la personnalité de type « antisocial », « narcissique », « histrionique » ou « borderline ».

Conclusion

Cet article avait pour objectif de discuter du rôle de la psychopathologie dans le phénomène de l'extrémisme violent. Cela a permis de relever certains écueils auxquels peuvent se confronter les chercheurs et professionnels travaillant sur cette problématique : le premier, de nature conceptuelle, rappelle l'importance de définir clairement ce à quoi renvoie la notion de psychopathologie ; le second, d'ordre méthodologique, souligne l'importance de disposer de diagnostics valides. Au meilleur des connaissances aujourd'hui disponibles, il apparaît donc que si de la psychopathologie au sens large (incluant des troubles psychiatriques, mais aussi des troubles de personnalité) peut – dans certains cas – être présente, elle n'est pas une condition nécessaire ni une condition suffisante pour expliquer l'extrémisme violent.

Toutefois, la présence de signes infracliniques, combinés à d'autres critères criminologiques, psychosociaux, cognitifs et identitaires, peut contribuer à ce que des individus en quête d'un sens à donner à leur existence, à même de s'investir totalement dans une cause perçue comme « juste et supérieure », en viennent à justifier le recours à l'action terroriste. Une approche dimensionnelle plutôt que catégorielle apparaît dès lors plus à même de rendre compte plus finement des processus en jeu. Évoquer l'existence de fragilités ou de traits psychologiques

présents, et agissant en interaction avec d'autres dimensions, est donc sans doute une approche plus prometteuse que celle qui consiste à rechercher un ou des diagnostics qui constitueraient une, si ce n'est LA cause du passage à l'acte.

Par ailleurs, au-delà de considérations psychopathologiques ou d'une lecture psychologique, cet article a également permis de souligner la pertinence d'une lecture criminologique, notamment au travers d'une illustration du rôle des facteurs de risque (ou besoins criminogènes) « classiques ». Une telle lecture offre alors des perspectives particulièrement intéressantes en matière d'évaluation et d'intervention.

Ces actions violentes, observées sous le prisme criminologique, obéiraient par ailleurs à des principes déjà identifiés dans des activités infractionnelles de droit commun (processus de sélection dépendant des activités routinières ou fonction « distance-decay »). Ce faisant, ce phénomène gagnerait à être davantage étudié en s'appuyant sur des dimensions déjà connues. Cela permettrait de dépasser la sidération initiale des attentats après 2015 ayant contribué à rechercher des causes « uniques » ou « nouvelles » à des actes qui, s'ils peuvent revêtir une nouvelle forme, pourraient être sous-tendus par des processus – eux – pas si nouveaux ■

Bibliographie

ADORNO (T.W.), FRENKEL-BRUNSWIK (E.), LEVINSON (D.J.), SANFORD (R.N.). 1950, *The authoritarian personality*, New York, Harper and Row, 976 p.

AJZEN (I.), FISHBEIN (M.), 2005, « The influence of attitudes on behavior », in ALBARRACIN (D.), JOHNSON, (B.T), and ZANNA (M.P). (eds.), *The Handbook of Attitudes*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum Associates, p. 173-221

ALTEMEYER (B.). 1996, *The Authoritarian Specter*, Cambridge, USA Harvard, University Press, 376 p.

BAZEX (H.), BENEZECH (M.), MENSAT (J.-Y.). 2017, « Le miroir de la haine. La prise en charge pénitentiaire de la radicalisation : analyse clinique et criminologique de 112 personnes placées sous main de justice », *Annales médico-psychologiques*, n° 175, p. 276-282.

BENBOURICHE (M.), VANDERSTUKKEN (O.), à paraître, « Violence-Supportive Cognition and Implicit Theories in Aggressive and Violent Behaviors: Implications for Violent Extremism », in HERZOG-EVANS (M.),

BENBOURICHE (M.) (dir.), *Evidence-Based Work with Violent Extremists : International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, Lexington Books

BENEZECH (M.), TOUTIN (T.), 2015, « Radicalisation, terrorisme et psychiatrie », *Journal de médecine légale – droit médical – victimologie – dommage corporel*, série F, Médecine légale du vivant, 58, 4, 231-238.

BERJOT (S.), à paraître, « A focus on identity and identity fusion », in Herzog-Evans (M.), Benbouriche (M.) (dir.), *Evidence-Based Work with Violent Extremists: France as a case example*, Lexington Books.

BOCKLER (N.), PAD (D.), HOFFMANN (J.), MELOY (J.R.), 2017, « Jihad against the enemies of Allah: The Berlin Christmas Market attack form a threat assessment perspective », *Violence and Gender* 4 (3), p. 73-80.

BONTA (J.), ANDREWS (D.A.), 2017, *The psychology of criminal conduct*, Abingdon, Routledge, 6^e ed., 450 p.

- BREWSTER-SMITH (M.), 1997, «The Authoritarian Personality: A Re-Review 46 Years Later», *Political Psychology*, n° 18 (1), p. 159-163.
- COID (J.), BHUI (K.), MAC MANUS (D.), KALLIS (C.), BEBBINGTON (P.), ULRICH (S.). 2016, «Extremism, Religion and psychiatric morbidity in a population based sample of young men», *The British Journal of Psychiatry*, n° 209 (6), p. 491-497.
- CORNER (E.), GILL (P.), 2015a, «A false dichotomy ? Mental illness and Lone actor Terrorism», *Law and Human Behavior*, vol. 39 (1), p. 23-34
- CORNER (E.), GILL (P.), 2015b, «There and back again: The study of mental disorder and terrorist involvement», *American Psychologist*, n° 72 (3), p. 231-241.
- CORNER (E.), GILL (P.), 2015, «Mental Health Disorders and the Terrorist: A research note probing selection effects and disorders prevalence», *Studies in Conflict and Terrorism*, 39 (6), 1-19.
- CORNER (E.) GILL (P.), 2017, «Is there a nexus between terrorist involvement and mental health in the age of the islamic state?», *C.T.C. Sentinel*, n° 10 (1), p. 1-10.
- CORNER (E.), GILL (P.), SCHOUTEN (R.), FARNHAM (F.). 2018, «Mental disorders, personality traits and grievance fuelled targeted violence: the evidence base and implications for research and practice», *Journal of Personality Assessment*, n° 100 (5), p. 159-470.
- DESMARAIS (S.L.), SIMONS-RUDOLPH (J.), SHAHAN BRUGH (C.), SCHILLING (E.), HOGGAN (C.). 2017, «The state of scientific knowledge regarding factors associated with terrorism», *Journal of Threat Assessment and Management*, n° 4 (4), p. 180-209.
- DODWELL (B.), MILTON (D.), RASSLER (D.), 2016, « The caliphate global workforce», *Combating Terrorism Center*, United States Military Academy. Avril, 46 p.
- FRIDEL (E.E.), ZIMMERMAN (G.M), 2018, «Putting homicide followed by suicide in context: Do macro-environmental characteristics impact the odd of committing suicide after homicide?», *Criminology*, n° 57 (1), p. 34-73.
- GILL (P.), MARCHMENT (Z.), CORNER (E), BOUHANA (N.), 2018, «Terrorist decision making in the context of risk, attack planning and attack commission», *Studies in Conflict & Terrorism*, online first : <https://doi.org/10.1080/1057610X.2018.1445501>.
- GOTZCHE-ASTRUP (O), LINDEKILDE (L.), 2019, «Either or ? Reconciling findings on mental health and extremism using a dimensional rather than a categorical paradigm», *Forensic Sciences*, online first: doi: 10.1111/1556-4029.14014.
- HERZOG-EVANS (M.), (à paraître), «French violent extremists, before and after Merah: psychopathology», in Herzog-Evans (M.), Benbouriche (M.) (dir.). *Evidence-Based Work with Violent Extremists: International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, Lexington Books.
- HERZOG-EVANS (M.), (à paraître b). «French violent extremists, before and since Merah: criminogenic and specific needs», in Herzog-Evans (M.), Benbouriche (M.) (dir.). *Evidence-Based Work with Violent Extremists : International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, Lexington Books.
- HERZOG-EVANS (M.), BENBOURICHE (M.) (à paraître), «What's criminology got to do with it?», in Herzog-Evans (M.), Benbouriche (M.) (dir.). *Evidence-Based Work with Violent Extremists : International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, Lexington Books.
- HERZOG-EVANS (M.), VICENTINI (J-Ph.), DUFOURD (V), (à paraître), « The legal understanding of the four stages of the radicalization to terrorism continuum. Issues of public safety and civil liberties in France » in HERZOG-EVANS (M.), BENBOURICHE (M.) (dir.). *Evidence-Based Work with Violent Extremists : International Implications of French Terrorist Attacks and Responses*, Lexington Books.
- HEWITT (C.), 2003, *Understanding terrorism in America*, New York, Routledge, 173 p.
- HOFFMAN (B.), 2006, *Inside Terrorism*, New York, Columbia University Press, 432 p.
- KALISH (R.), KIMMEL (M.), 2010, «Suicide by Mass Murder: Masculinity, Aggrieved Entitlement, and Rampage School Shootings», *Health Sociology Review*, n° 19 (4), p. 451-464.
- KRUGLANSKI (A.W.), 2004, *The psychology of closed mindedness*, New-York, Psychology Press, Taylor and Francis, 208 p.
- KRUGLANSKI (A.), BELANGER (J.), GELFAND (M.), HETTIARACHCHI (M.), OREBEK (E.), SASOTA (J), SHARVIT (K.), 2013, «Terrorism a (Self) love story: redirecting the significance quest can end violence», *American Psychologist*, n° 68 (7), p. 559-575.

- LaFREE (G.), FREILICH (J. D.) (Eds.), 2017, *The handbook of the criminology of terrorism*, Chichester, West Sussex: Wiley-Blackwell.
- LANKFORD (A.), 2016, «Detecting mental health problems and suicidal motives among terrorists and mass shooter», *Criminal Behaviour and Mental Health*, n° 26, p. 315-321.
- LANKFORD (A.), 2018, «Psychological Re-Examination of Mental Health Problems among the 9/11 Terrorists», *Studies in Conflict & Terrorism*, n° 41- (11), p. 875-898.
- LIEM (M.), VAN BURREN (J.), DE ROY VAN ZUIJDEWIJN (J.), SCHONBERGER (H.), BAKKER (E.), 2018, «European lone actor terrorist versus «common» homicide offenders: An empirical analysis», *Homicide Studies*, n° 22 (1), p. 45-69.
- LLOYD (M.), DEAN (C.), 2011, «ERG 22 + structured professional guidelines for assessing risk of extremist offending», Ministry of Justice, England and Wales, National Offender Management Service, Offender Services and Interventions Group [non-public].
- LANKFORD (A.), 2013, *The Myth of Martyrdom: What Really Drives Suicide Bombers, Rampage Shooters, and Other Self-Destructive Killers*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 272 p.
- MAGUIRK (J.), SAGEMAN (M.), ATRAN (S.), 2008, «Connect-ing terrorist networks», *Studies Conflict and Terrorism*, 31, 1-16.
- MARCHMENT (Z.), BOUHANA (N.), GILL (P.), 2018, «Lone actor terrorists: a residence to crime approach», *Terrorism and Political Violence*, online first : <https://doi.org/10.1080/09546553.2018.1481050>
- MELOY (J.R.), O'TOOLE (M.), 2011, «The concept of leakage in threat assessment», *Behavioral Sciences and the Law Behav*, Sci. Law (2011).
- MERARI (A.), DIAMANT (I.), BIBI (A.), BROSHI (Y.), ZAKIN (G.), 2010, «Personality characteristics of «self-martyrs»/«suicide bombers» and organizers of suicide attacks», *Terrorism and Political Violence*, n° 22 (1), p. 87-101.
- MOFFITT (T.E.), 1993, «Life-course «persistent» and «adolescence-limited» antisocial behavior: A developmental taxonomy», *Psychological Review*, n° 100, p. 674-701.
- MOGHADDAM (F.M.), 2005, «Staircase to terrorism: a psychological exploration», in *American Psychologist*, vol. 60, #2, 161-169.
- MOGHADAM (A.), 2018, «Suicide terrorism», in SILKE (A.) (eds.), *Routledge Handbook of terrorism and counter-terrorism*, p. 221.
- MONAHAN (J.). 2016, «The individual risk assessment of terrorism: recent developments», *The Handbook of the criminology of terrorism*, Hoboken, NJ, Wiley-Blackwell.
- PERRY (S.), HASISI (B.), PERRY (G.), 2017, «Who is the lone terrorist? A study of vehicle borne attacker in Israel and the West Bank», *Studies in Conflict and Terrorism*.
- POST (J.). 1990, «Terrorist psycho-logic: Terrorist behaviour as a product of psychological forces», in REICH (W.) (ed.), *Origins of terrorism: Psychologies, ideologies, theologies, states of mind*, Cambridge, MA : Woodrow Wilson Center, p. 25-40.
- ROISER (M.), WILLIG (C.). 2002, «The strange death of the authoritarian personality: 50 years of psychological and political debate», *History of Human Sciences*, n° 15 (4), p. 71-96.
- SAGEMAN (M.), 2004, *Understanding Terror Networks*, University of Pennsylvania.
- SAGEMAN (M.), 2014, «The stagnation of terrorism research», *Terrorism and Political Violence*, n° 26 (4), p. 565-580.
- SCHURMAN (B.), LINDEKILDE (L.), MALTHANER (S.), O'CONNOR (F.), GILL (P.), BOUHANA (N.), 2018, «End of the lone wolf: the typology that should not have been», *Studies in conflict and terrorism*, Online first : <https://doi.org/10.1080/1057610X.2017.1419554>
- STENNER (K.), 2005, *The Authoritarian Dynamic*, Cambridge, Cambridge University Press, 392 p.
- VANDEVOORDE (J.), ESTANO (N.), PAINSET (G.), 2017, «Homicide-suicide: revue clinique et hypothèses psychologiques», *L'Encéphale*, n° 43 (4), p. 382-393.
- VICTOROFF (J.), «The Mind of a Terrorist: a review and critique of psychological approaches», *Journal Of Conflict Resolution*, Vol. 49, N° 1, February 2005 3-42, p. 17.
- WALTERS (G.D.), 2017, *Modelling the Criminal Lifestyle: Theorizing at the Edge of Chaos*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 301 p.
- WEENINK (A.), 2015, «Behavioral problems and disorders among radicals in police files», *Perspective on terrorism*, n° 9 (2), p. 17-32.
- WINDISCH (S.), LOGAN (M.K.), LIGON (G. S.), 2018, «Headhunting among extremist organizations: An empirical assessment of talent spotting», *Perspectives on Terrorism*, n° 12 (3), p. 44-62.